

Le mal

Ignace Berten
Wavreumont, 01.03.23

Il m'a été demandé d'animer cette journée autour de la question du mal, et de l'aborder à deux niveaux. D'abord, le mal comme question et mystère, dans sa dimension phénoménologique et dans sa dimension biblico-théologique. Ensuite, dans une perspective spécifiquement théologique : que peut-on dire du thème proprement chrétien de la rédemption ?

1. Le mal, question et mystère

Le mal, sa constance au cœur de l'expérience humaine, sa violence et son imprévisibilité étonnent et interpellent. L'affrontement à cette réalité se dit et se lit tout au long de l'histoire et dans toutes les cultures. Comment en parler ? Que pouvons-nous en dire et en penser puisque nous devons bien vivre avec lui. Je propose ici une approche principalement théologique, étant entendu qu'il y a un lien étroit entre théologie, anthropologie philosophique et sciences humaines. Je ne prétends pas avoir ici la réponse à la question qui m'est posée, la seule approche sensée ou légitime. Simplement partager ma réflexion humaine et croyante à ce sujet.

Avant d'entrer dans la réflexion, il faut observer que l'existence du mal, et en particulier du mal dans toute son horreur, est l'une des raisons philosophiques principales de la négation de l'existence de Dieu, cette objection radicale est aussi partagée par nombre de gens ordinaires. Ce n'est pas sans lien avec cette question que nombre de juifs, aujourd'hui, sont athées. Hans Jonas a publié une réflexion particulièrement profonde à ce sujet : *Le concept de Dieu après Auschwitz* (1984 ; traduction française, Payot, 1994).

1.1 Le mal comme phénomène

Pour introduire notre réflexion, six flashes en lien avec notre actualité et deux figures du mal plus générales.

– Première figure du mal. Le tremblement de terre en Turquie et en Syrie. Un tremblement de terre de plus, particulièrement violent et destructeur. Sans doute, y a-t-il eu faute grave de la part de nombre d'entrepreneurs qui n'ont pas tenu compte des lois et règlements s'imposant à toute construction pour des raisons de sécurité. Mais il y a le fait même du tremblement de terre. Il y en a eu de très nombreux tout au long de l'histoire. On se souvient en particulier de celui de Lisbonne, le 1^{er} novembre 1755, entre 50 et 70.000 victimes. Autant ou plus que celui de Turquie et de Syrie, dans une ville qui alors était beaucoup plus petite que nos grandes villes d'aujourd'hui. À cette époque, il faut des semaines et même des mois avant que toutes les informations disponibles sur cet événement, sa description, ses circonstances, ses conséquences, soient diffusées : c'est un autre monde que celui de notre communication immédiate et des réseaux sociaux ! Les répercussions philosophiques de cet événement dramatique sont considérables. Voltaire

met en cause la théodicée dominante, – c'est-à-dire le discours théologique ordinaire sur Dieu, – selon laquelle cet événement comme tout autre résulte d'une volonté de Dieu en vue d'un plus grand bien. Il réagit assez rapidement, à peine un mois après la catastrophe, mais ne publie de façon plus développée au début 1756. À partir de janvier 1756, Kant de son côté, jeune étudiant en philosophie, publie trois opuscules consacrés à ce tremblement de terre. Pour lui, il ne faut pas chercher des raisons théologiques à cet événement, c'est par le chemin de la raison qu'il faut le comprendre, dans une meilleure connaissance de ce que sont la nature et l'homme dans la nature. L'un et l'autre mettent en garde contre une récupération théologique des événements du monde.

L'être humain fait partie de la nature. Il est fragile. Il peut être victime de la nature : les grands catastrophes naturelles en témoignent. Cette vulnérabilité mortelle est naturelle. Quand elle survient, elle crée l'effroi. Est-elle cependant de l'ordre du mal ?

– Deuxième figure : la guerre en Ukraine. On sait de plus en plus les horreurs de cette guerre, comme de toutes les guerres d'ailleurs. On voit la violence destructrice des nationalismes radicaux, la violence destructrice de la soif de pouvoir et de domination. Dans le cas présent, il y a le discours de propagande totalement mensonger, construit consciemment, – type de discours présent à un certain niveau dans toute guerre, – discours qui justifie cette guerre en raison, est-il dit, du caractère nazi des dirigeants ukrainiens, de la dissolution morale de l'Occident, de la volonté de celui-ci de détruire la nation russe. Et en appui de ce discours, le patriarche de Moscou, Kyrill, développe la mystique de la Sainte Russie de toujours. (Remarque : dans les années 80, le discours de l'épiscopat argentin qui défendait la dictature sanguinaire du régime militaire au nom de la défense de la civilisation chrétienne, n'était pas très loin du discours de Kyrill !). Dans cette guerre, Moscou méprise totalement le droit international et les traités signés par la Russie, et le droit de la guerre dans sa violence destructrice contre les civils... Que se passe-t-il dans la conscience d'un homme comme Poutine, dans celle de Evgueni Prigojine, le fondateur du groupe Wagner, dont la violence et le mépris de la vie sont sans borne ?

J'ajoute : dans cette guerre, comme dans bien d'autres, on sait la violence et la cruauté directes d'une part significative des soldats. On sait que lors de la guerre d'Algérie, des méthodes de formation militaire ont été élaborées par l'armée française visant à faire s'écrouler les résistances naturelles de la conscience par rapport aux pratiques les plus dégradantes de la torture : pour cela il faut dénier à l'ennemi son identité d'être humain. On sait que ces méthodes ont été importées et enseignées en Amérique latine à Panama dans l'école militaires des Amériques.

On sait la cruauté aveugle et sans borne, suscitée par l'idéologie politique alimentant la haine, qui s'est déchaînée lors du génocide au Rwanda, y compris au sein de communautés chrétiennes évangélisées depuis plus d'une génération.

Comment comprendre cette dissolution totale de l'âme humaine ?

– Troisième figure : le féminicide, mot très récent. Il y a une figure singulière de la violence qui frappe spécialement les femmes. Depuis toujours semble-t-il... On en prend davantage conscience aujourd'hui. Les relations de couple qui se dégradent et s'achèvent par un assassinat. C'est presque toujours la femme qui en est la victime. Et aussi les aventures amoureuses qui finissent mal, là encore par un assassinat de la femme. Et encore le viol qui, parfois, conduit à l'assassinat.

Dans les conflits guerriers, toujours et partout, il y a eu de nombreux viols, les soldats cherchant à assouvir leurs désirs sexuel, et dans certains cas il y a eu la prostitution organisée et imposée au service des combattants. De plus et souvent, le viol est utilisé comme arme de guerre, pratique systématique de destruction de l'ennemi, de la communauté, de la dignité du peuple. C'est le cas actuellement en Ukraine, il y a de multiples témoignages à ce sujet. C'est le cas à large échelle au Kivu et dans la région des Grands lacs au Congo. Le Docteur Mukwege, celui qui répare les femmes, en témoigne abondamment.

Pourquoi chez l'homme un tel mépris violent des femmes ? Comment dans son cœur, une telle violence prend-elle racine ?

– Quatrième figure du mal contemporain : les fake news. Le mensonge dans les relations humaines a toujours existé partout et dans toutes les cultures. Le mensonge dans le domaine politique également. Depuis quelques années, en raison en particulier des réseaux sociaux, le mensonge politique s'est particulièrement développé et répandu. C'est à partir de la campagne électorale de Trump aux États-Unis en 2016 et du débat sur le Brexit en Grande Bretagne que le mot fake news s'est imposé. Ces événements ont en effet été empoisonnés par l'usage systématique du mensonge, par les fake news. Les mensonges étant publiquement dévoilés, il a de fait été admis publiquement que cela n'avait aucune importance, que cela ne changeait pas l'opinion qu'on pouvait avoir soit concernant Trump soit concernant le Brexit... Le fake news se répandent aussi dans d'autres domaines, par exemple autour du Covid et des vaccins. Certains revendiquent aujourd'hui de pouvoir se situer dans une ère de post-vérité : la vérité n'a plus aucune importance, seule compte l'efficacité de l'action. Cela pose d'énormes questions éthiques : c'est la démocratie qui est ainsi menacée.

– Comme croyant, je veux évoquer ici une cinquième figure particulièrement dramatique et interpellante du mal : Jean Vanier. Jean Vanier, le fondateur de l'Arche, cette insitution admirable d'humanité dans l'accueil des personnes handicapées, la reconnaissance de leur éminente dignité, de leur pleine humanité ; expérience concrète de fraternité... Et puis, brutalement, on découvre un autre Jean Vanier totalement inconnu, une face dramatiquement sombre et masquée de sa personnalité. Dans le plus grand secret, sa manipulation, son emprise sur des femmes adultes non handicapées, dans un rapport de jouissance sexuelle légitimée par une mystique érotique totalement délirante. Cette mystique initiée par un dominicain, Thomas Dehau, décédé en 1956, et ensuite développée et mise en œuvre par deux de ses neveux dominicains, Thomas et Marie-Dominique Philippe. Théologie mystique secrète qui affleure seulement dans leurs écrits, mais jamais explicitement dévoilée, et à l'origine de la création d'une véritable secte ésotérique totalement clandestine. On n'a rien vu, on n'a pas voulu voir les signaux d'un dérapage...

Et la question : comment Jean Vanier, cet homme lumineux, considéré pratiquement par tout le monde comme figure de sainteté, comment a-t-il pu adhérer à cette secte et à ses pratiques, menant ainsi une double vie ? Nous tous, nous avons en nous des côtés sombres, dont nous sommes plus ou moins conscients. Mais atteindre un tel point de contradiction, comment le comprendre ? Un homme qui a fait tant de bien, suscité un tel mouvement de fraternité évangélique et qui a, par ailleurs, détruit la vie de dizaines de

femmes plus ou moins consentantes parce que aveuglées par le discours mystique ? Un homme qui, interpellé, a jusqu'au bout été dans le déni total. Comment comprendre ? Nous n'avons pas d'explication. Et dans un cas comme celui-là, aucun psychiatre non plus n'a d'explication. Et j'ajoute : ni aucun théologien. J'y reviendrai. Question brutale de l'empire du mal.

– Sixième figure dramatique du mal qui touche directement l'Église : la pédophilie, la violence sexuelle vis-à-vis des femmes (qu'on pense au film sur Arte qui a dénoncé le viol dont sont victime des religieuses), et les multiples formes de l'abus de pouvoir, de l'emprise morale et spirituelle, telle qu'ils se sont révélés en particulier dans les nouveaux mouvements. Depuis des années, François dénonce le cléricalisme, avec raison. Mais je pense qu'il ne va pas jusqu'au bout du problème, car on dit que les causes de ces dérives sont d'ordre systémique. La perversion ou la dérive morale individuelle n'expliquent pas l'ampleur dramatique du phénomène au sein de l'Église. La conception sacrale du prêtre ou du leader charismatique ont des conséquences tragiques. Dans ce contexte, très largement, le souci prédominant a été de préserver l'institution de l'Église et son image publique, dans le refus d'écoute des victimes. Le caractère systémique réside dans le lien entre, d'une part, la sacralisation de la figure du prêtre et, d'autre part, le souci premier de préserver l'image de l'institution. Ce mal est d'autant plus scandaleux que l'Église se prétend porteuse de Bonne nouvelle pour tous et être maîtresse de vertu !

– Septième figure plus générale et permanente : la mort des enfants. Un enfant qui meurt d'accident ou de cancer est source évidente de douleur, pour les parents en particulier. Mais plus que cela : cette mort choque. Cet enfant n'aurait-il donc pas eu le droit de vivre ? Spontanément, on dit : c'est injuste ! Est-ce de l'ordre du mal ? Est-il adéquat de parler d'injustice ? Dans le concret de la vie, cette figure interpelle et interroge.

– Et encore, huitième figure, la maladie d'Alzheimer, cette dégradation de la personnalité, destruction progressive de la conscience, de la capacité de communication, de la reconnaissance des plus proches, en particulier de l'époux ou de l'épouse dans le lien affectif le plus fort. Qu'en est-il de l'humain dans ce mal sournois ?

Et il y a aussi les événements et les moments où tout s'effondre : deuil, séparation...

Avec ces huit figures, j'évoque la puissance du mal, sous ses formes variées. On peut certainement ajouter encore l'une ou l'autre figure supplémentaire. Celles-ci suffisent à planter le décor questionnant et plus ou moins tragique de la question. Pourquoi tant de mal ? D'où vient-il ?

1.2 Relecture de la Genèse

Le mal apparaît au chapitre 3 de la Genèse. Ce récit a profondément marqué la théologie et la pastorale de l'Église catholique et plus largement de l'Europe. La lecture du texte a été caractérisée par deux approches complémentaires.

Il y a d'abord la lecture historicisante du texte, comme de l'ensemble de la Bible, qui tient pour évidence que les textes relatent réellement et de façon historique ce que racontent les textes. Le récit de la Genèse, création et chute, est ainsi lu comme le compte-rendu historique effectif de ce qui s'est passé à l'origine du monde et de l'humanité. La suite des récits et livres de l'Ancien Testament sont de même la chronique exacte des

événements du passé. Malgré le progrès des sciences historiques à partir du 18^e s. et des sciences bibliques, surtout en milieu protestant au 19^e s., malgré l'ouverture difficile mais progressive de l'Église catholique dans ce domaine, au plan officiel seulement au milieu du 20^e s., pour certains croyants on en est resté à cette approche. C'est vrai plus ou moins largement dans les milieux évangéliques, mais ce l'est aussi de la part de minorités catholiques, en particulier aux États-Unis : les théories créationnistes ont toujours cours.

Une deuxième approche complémentaire de cette conception historicisante s'exprime dans la théologie du péché originel qui a été formalisée par saint Augustin. Il faut cependant souligner qu'on a durci son approche. En résumé : Adam et Ève, le premier couple historique, a été créé au paradis terrestre dans un état de bonheur total, sans souffrance et connaissant l'immortalité. Ève a succombé à la tentation offerte par le diable sous la forme du serpent, elle a mangé le fruit défendu et elle a entraîné Adam. En conséquence, les hommes non seulement deviennent mortels, mais de plus, en raison de leur péché, ils sont maudits par rapport à Dieu : la mort n'est pas seulement physique, elle est aussi éternelle, elle implique la condamnation à une souffrance éternelle loin de Dieu. La destinée naturelle de l'homme, c'est désormais l'enfer. Par rapport à cette perspective très sombre, seul le Christ, par sa mort sur la croix, a pu racheter l'humanité de cette damnation, à condition d'adhérer à l'Église par le baptême. C'est le thème théologique de la rédemption. J'y reviendrai en deuxième partie.

Mais relisons le récit de la Genèse.

Une évidence commune aujourd'hui : le récit de la Genèse est de caractère proprement mythique (comme le sont largement aussi, dans la suite, les récits concernant Abraham ou l'Exode). Selon la définition donnée par Wikipédia : « Un mythe est une construction imaginaire qui se veut explicative des phénomènes cosmiques, psychologiques et sociaux et surtout fondatrice d'une pratique sociale en fonction des valeurs fondamentales d'une communauté à la recherche de sa cohésion. » Affirmer que le texte est de caractère mythique ne signifie pas qu'il ne soit pas porteur de sens y compris pour nous aujourd'hui, dimension de sens proprement humain, d'abord, mais aussi pour nous dimension théologique.

On ne cesse de lire et relire les récits largement mythiques que sont les tragédies grecques parce qu'elles disent des choses fondamentales de l'humain. Il suffit de penser à l'usage de l'image d'Œdipe telle qu'elle est réinterprétée par Freud. De ce point de vue, il est important de réintégrer le texte biblique au cœur du patrimoine culturel de l'Europe. Il n'y a pas longtemps, dans une école officielle, un professeur de littérature avait fait lire un texte biblique à ses élèves. Il a été accusé et menacé d'être licencié parce qu'il ne respectait pas la neutralité et la laïcité de l'école !

Que peut donc nous dire le récit de la Genèse ?

Une première chose : le premier chapitre dit que la création, le monde et l'être humain, sont fondamentalement bons. À chaque étape, Dieu dit que c'est bon, et à la création de l'homme, il dit que c'est très bon. Donc d'abord un regard positif sur notre réalité. On a toujours parlé de péché originel, je pense qu'il faut aussi et d'abord parler de bonté originelle. Par rapport à la question du mal, c'est fondamental. L'Église a clairement pris position, dès les premiers temps du christianisme, contre les théologies et philosophies

gnostiques pour lesquelles la création elle-même est soit une chute, soit l'œuvre d'un dieu mauvais.

De ce point de vue, je trouve particulièrement significatif le livre de Marek Halter, *La force du Bien* (Robert Laffont, 1995). L'auteur est juif. À partir de la tradition juive selon laquelle il suffit qu'il y ait trente-six justes pour sauver toute l'histoire, il a été interroger trente-six personnes qui, au cours de la dernière guerre, ont pris des risques pour sauver des Juifs. Il interroge des chrétiens, des non-chrétiens, des croyants en Dieu, des gens qui ne croient pas. Il les interroge porté par une question permanente : comment est-il pensable que, dans un tel océan de mal, des hommes et des femmes aient risqué leur propre vie pour des gens qu'ils ne connaissaient absolument pas, alors que la masse des gens ordinaires, des gens de bonne volonté, n'ont rien fait, ont laissé faire, ou parfois ont collaboré ? À sa manière, Marek Halter renverse la question de Dieu par rapport à tous ceux qui disent que face à tant de mal, on ne peut pas penser qu'il y ait un Dieu. Il se demande : d'où vient ce bien ? d'où vient cette force du bien constatée chez certains témoins ? n'est-ce pas là en creux le signe qu'il y a un Dieu ? Marek Halter le suggère, sans le dire explicitement.

Deuxième élément proprement théologique : ce premier chapitre dit que l'homme et la femme sont créés à l'image de Dieu. Il s'agit bien de l'homme et de la femme dans leur dualité et leur différence, mais pas du couple en tant que tel (il y a manipulation du texte quand on l'utilise comme argument pour condamner l'union homosexuelle). Dire que l'homme et la femme sont l'image de Dieu nous préserve d'idéaliser l'image de l'humanité de Jésus dans son rapport à Dieu : parce qu'homme seulement, Jésus ne peut être l'image parfaite et plénière de Dieu. Son humanité masculine n'est pas une plénitude, mais une limite. Je ne développe pas ici cette affirmation proprement théologique, mais pour moi elle est importante.

Troisième élément, au chapitre deux il est dit clairement que l'être humain ne peut être solitude, il est homme et femme, il est essentiellement un être relationnel. L'être humain n'est pas d'abord un individu en totale autonomie, contre une certaine conception actuelle de l'individu, il est personne, c'est-à-dire être relationnel, cela est constitutif de son humanité, de son identité¹. J'ajoute qu'en théologie chrétienne, Dieu est trinitaire, c'est-à-dire que Dieu en lui-même est être relationnel. Et cela a des implications éthiques importantes. Que je ne développe pas ici.

Quatrième élément : quant au rapport à la création, à la nature, dans le contexte contemporain, il faut aussi s'interroger sur la tension entre le thème de la domination et de la maîtrise, au chapitre un, et celui de la culture du jardin, au chapitre deux. Je ne m'y arrête pas non plus.

¹ Sur l'individualisme contemporain, Albert Nolan a des réflexions très profondes. « Notre histoire a connu nombre de personnalités à l'ego démesuré : des rois, des conquérants, des dictateurs ; mais en Occident aujourd'hui, la culture de l'ego semble être l'idéal de chacun. L'individualisme imprègne pratiquement tout ce que nous faisons. C'est un principe de base. C'est comme une religion. Nous vénérons l'ego. [...] Toutefois, l'ego, n'est pas mon moi véritable. Ce n'est pas moi. C'est une image fautive de moi-même. C'est l'illusion que je suis un individu séparé, indépendant, isolé et autonome. » (*Suivre Jésus*, Paris, Cerf, 2009, pp. 38 et 47.

Le cinquième élément est celui de la chute, qui apparaît au chapitre trois. Plusieurs traits du récit sont à retenir du point de vue de notre questionnement sur le mal.

Premier trait : l'être humain peut manger de tous les fruits, sauf ceux d'un seul arbre, celui de la connaissance du bien et du mal, car en manger conduirait à la mort. Que retenir de cette interdiction, ou plutôt de cette mise en garde ? L'être humain est appelé à une grande prudence : s'il s'arroge le droit de définir subjectivement ou selon son intérêt ce qui est le bien et ce qui est le mal, les conséquences d'un tel choix peuvent être meurtrières. On le voit bien dans les exemples que j'ai donnés : la guerre en Ukraine, le génocide rwandais...

Deuxième trait : le serpent. Qui est-il ? le texte n'en dit rien. Il est généralement identifié au diable, le trompeur. Plutôt que l'identifier ainsi au diable, la lecture que Ricoeur fait du texte me paraît plus éclairante. Qui est la cause du mal ? Est-ce Dieu ? Est-ce l'homme ? Non, c'est le serpent, autrement dit et négativement : ni Dieu ni l'homme ne sont la cause radicale du mal dans le monde. Cette cause est et restera une énigme : le serpent est le signe de cette énigme. Nous n'avons donc pas de réponse à cette question.

De ce point de vue, l'identification du serpent avec le diable est-elle totalement non pertinente ? Pas nécessairement. Il est évident que dans la tradition de l'Église, dans sa théologie et sa prédication, le diable occupe une place importante. Le pape François s'y réfère souvent. Personnellement, je m'interroge. Il y a des dimensions de l'univers qui nous échappent. Si Satan existe, il fait partie, d'une manière ou l'autre, de l'univers, c'est-à-dire de la création de Dieu : il n'est pas un autre dieu. Y a-t-il un monde invisible, anges et diables, situés entre Dieu et notre univers visible ? Il y a de l'invisible : comment l'interpréter² ? Il est évident aussi que cette figure du diable répond, partiellement au moins, à la question du mal, de son origine, de sa présence. Mais personnellement, je m'interroge. On ne peut exclure l'existence du diable, car pas plus qu'on ne peut exclure rationnellement l'existence de Dieu, on ne peut exclure rationnellement l'existence d'êtres surnaturels, anges ou démons. Ma question est celle-ci. Nous avons renoncé aux preuves de l'existence de Dieu, mais nous avons aussi renoncé à invoquer Dieu comme explication de l'origine du monde : nous ne pouvons penser Dieu à partir de l'ordre causal. De même ne faudrait-il pas renoncer à penser le mal à partir d'un modèle causal : Satan serait la cause ultime du mal dans le monde ? Je préfère en rester à l'énigme.

La peine imposée à Adam et Ève nous permet de donner sens, au moins en partie, à la tradition théologique du péché originel. Ce péché nous habite du fait de notre naissance dans l'humanité, il est une sorte de force intérieure porteuse de mal. Nous pouvons traduire cette expression mythique de la chute de la façon suivante. La perspective mythique suppose qu'il y a une première condition humaine d'innocence et de bonheur dont, à un certain moment, les premiers humains seraient déchus. Cette idée d'innocence originelle, de parfaite harmonie, ne peut avoir aucun sens pour nous compte tenu de ce que nous savons des origines de l'humanité au sein de l'évolution du monde vivant, du monde animal et en particulier celui des hominidés, ces ancêtres à la fois des grands singes

² Cf. le livre témoignage très intéressant de Marie DE HENNEZEL, *Vivre avec l'invisible*, Paris, Laffont, 2021.

(chimpanzés, bonobos et gorille) et de l'homme, qui se sont séparés il y a entre dix et sept millions d'années...

Par contre, le récit nous dit quelque chose sur la condition humaine. D'une part, il est dit à Adam que le travail sera pour lui une peine. « C'est dans la peine que tu te nourriras tous les jours de ta vie. [...] À la sueur de ton visage, tu mangeras ton pain » (3, 17 et 19). Il y a la résistance que la nature oppose au travail humain, mais il y a une autre dimension de cette peine. Pour Israël, l'acte fondateur du peuple en tant que peuple est l'événement de l'Exode, c'est-à-dire la libération du travail esclave en Égypte. On ne peut séparer ce qui est dit du travail dans la Genèse et ce qu'il en est dit dans le récit de l'Exode. Relecture contemporaine : il y a quelque chose de faussé dans les relations humaines, le rapport de travail en est une des expressions. La culture n'est pas innocente, et il en est ainsi de toute culture. Nous sommes habités par un ou des héritages qui nous orientent inconsciemment de l'intérieur. L'esclavage était inscrit dans la culture et s'exprimait politiquement. On naissait homme libre ou esclave. Cela paraissait évident et naturel. Le maître, par conviction personnelle, pouvait chercher à humaniser la relation, il n'avait pas la possibilité de se situer hors de cette relation inégalitaire. Il a fallu des siècles pour qu'on se rende compte que cet héritage n'est pas une expression de la nature des choses, et qu'il faut en libérer la société. Actuellement, nous ici, que nous soyons riches ou pauvres, nous dépendons de fait pour notre consommation du travail marqué par la violence et les conditions fondamentalement injustes dans les pays du Sud. Nous n'avons pas la possibilité de nous en soustraire réellement ou totalement. Et en ce sens, nous sommes acteurs de mal. Nous pouvons chercher à améliorer les choses, mais nous ne pouvons pas nous situer vraiment hors de ce système injuste. Nous sommes déterminés par les conditions socio-politiques héritées.

De ce point de vue, on peut se demander : qu'en est-il de l'héritage, du patrimoine des familles très riches ? On peut dire qu'au cours des générations précédentes, la richesse financière a été méritée par le travail de grands entrepreneurs. Sans doute y a-t-il eu travail, effort, sagesse de gestion, créativité entrepreneuriale. Mais il faut se poser sérieusement la question : le travail de qui ? Ce n'est pas seulement celui de ces entrepreneurs. Presque toutes les richesses patrimoniales résultent de l'exploitation de fait de générations de travailleurs qui ont produit la richesse et n'en ont pas eu leur juste part, qui ont travaillé dans des conditions pénibles et souvent très pénibles, qui ont été insuffisamment payés. Et qui ont dû lutter pour obtenir des conditions meilleures et des droits fondamentaux : salaire, congés et horaires de travail, protection sociale, etc. Marx a eu raison de dénoncer cette confiscation. La richesse n'est pas innocente. Les inégalités astronomiques de revenus entre la toute petite minorité des très riches et l'ensemble de la population sont tout à fait scandaleuses. Mais c'est dans l'ensemble admis par la culture contemporaine et le culte idolâtrique de l'argent.

D'autre part, à la femme, Dieu dit : « Je ferai qu'enceinte, tu sois dans de grandes souffrances. [...] Ton désir te poussera vers ton homme et lui te dominera » (3, 16) : c'est comme si on pressentait que, dès l'origine, quelque chose était faussé dans le rapport entre l'homme et la femme. Le récit des dix commandements dans l'Exode ne considère-t-il pas que l'épouse est la propriété de l'homme au même titre que les biens matériels ? « Tu n'auras pas de visées sur la maison de ton prochain. Tu n'auras pas de visées ni sur la femme de ton prochain, ni sur son serviteur, sa servante, son bœuf ou son âne, ni sur rien

qui appartienne à ton prochain » (Ex 20, 17). Aujourd'hui, plus que jamais, nous sommes conscients de cette injustice, mais nous n'arrivons pas à nous libérer totalement de cette relation fondamentalement injuste. Là aussi, tout en étant conscients, comme hommes au sens masculin du terme, il n'est pas possible de s'extraire totalement de cette relation inégalitaire, compte tenu de l'ensemble des conditions sociales et culturelles.

Nous sommes sensibles aujourd'hui à la violence de l'inceste, en particulier vis-à-vis des filles, heureusement : à la campagne en particulier, cela faisait plus ou moins largement partie de l'ordre des choses, de l'initiation des filles par leur père. C'était naturel... Les prises de conscience sont souvent bien tardives.

1.3 Vivre avec le mystère du mal

Le mal est là, quotidien, parfois brutal, parfois totalement incompréhensible. J'ai évoqué cela dans les différentes figures du mal, parmi d'autres certainement. Le mal qui nous est extérieur, nous frappe ou nous scandalise. Le mal qui nous habite et dont nous sommes acteurs en tant que partie prenantes de la culture et dans la culture : je viens de l'évoquer dans la relecture du troisième chapitre de la Genèse.

Mais il y a aussi ce mal qui nous habite et dont nous sommes, comme malgré nous, directement les acteurs. Une parole blessante qui sort de notre bouche, pas réellement voulue et que nous regrettons après coup. Chez certains, les dépendances à l'alcool ou à la drogue, dont on souhaiterait se libérer, parce qu'on sait que c'est destructeur pour soi-même et souvent pour son entourage, et dont on n'arrive pas à se libérer, quoi qu'il en soit de la responsabilité morale dans ces situations, car il ne faut pas immédiatement identifier faire le mal et pécher. D'autres sont caractériels : il y a là une maladie qui fait souffrir les autres...

Comment vivre avec ce mal qui habite la société et la culture, qui nous habite ? Quelques pistes de réflexion à ce sujet.

– Il y a d'abord un devoir de lucidité et d'information : chercher à voir, chercher à comprendre comment et pourquoi le mal semble s'imposer dans les situations de guerre et de violence, dans le fonctionnement fondamentalement injuste du capitalisme financier contemporain, dans les rapports sociaux. Il y a une distance à prendre par rapport au discours dominant. Pour cela, il faut bien choisir ses sources d'information.

– Il y a la volonté d'écouter le cri des souffrants et des victimes et parfois leur colère, et les prendre en compte. La rencontre et l'écoute sont fondamentales : il s'agit de vivre évangéliquement avec le mal, le mal dont l'autre souffre, dont il est victime. C'est, dans l'empathie et la sollicitude, porter ce mal avec lui et, pour autant qu'il dépende de nous, en alléger le poids, l'en libérer. Les exemples évangéliques de la pratique de Jésus nous ouvrent le chemin.

– Par rapport au mal qui nous habite, il y a le travail sur soi, travail tout autant psychologique, moral que spirituel. C'est ce qu'on pourrait appeler le travail de la vertu. Le catéchisme dit que « la vertu est une disposition habituelle et ferme à faire le bien ». La théologie morale parle de la vertu comme un *habitus*. Pour que la disposition de bienveillance, de patience et de non-jugement, par exemple, devienne habituelle, cela demande une forme d'auto-éducation, un travail qui n'est jamais totalement achevé.

– On peut dire que voir et entendre la souffrance de l'autre est aussi de l'ordre de la vertu : cela devrait devenir une disposition habituelle. Mais de ce point de vue, il ne s'agit pas seulement des personnes. Certains groupes dans la population sont victimes de discriminations ou d'exploitation, certains États dans l'espace géopolitique sont eux aussi victimes d'exploitation, de soumission aux intérêts d'États plus puissants. Un regard informé de type systémique est nécessaire si on veut éradiquer ces maux. Les exemples de facteurs d'exclusion, de mépris, de méfiance, de sous-estimation, de jugements de valeur, d'inégalité imposée portant sur des catégories de personnes dans la société sont multiples : les femmes, les personnes handicapées, les personnes homosexuelles (et plus généralement celles qui sont désignées par le sigle LGBTQI+), les arabes ou les musulmans, les gens de couleur, etc. Et dans certaines sociétés, l'esclavage existe toujours, même si légalement il a été aboli, comme au Brésil. Au niveau géopolitique, il y a eu le colonialisme : les colonies n'existent plus, l'esprit colonial et des fonctionnements de fait coloniaux existent toujours. Il s'agit donc d'un certain regard sur la société, un point de vue situé et choisi, et donc critique.

Il faut cependant aussi être conscient de certaines dérives à ce sujet dans différents domaines. Dérives de l'intersectionnalité : il ne s'agit pas de nier le cumul des discriminations qui pèse sur certaines personnes (p. ex., une femme noire et lesbienne), ce qu'exprime ce concept d'intersectionnalité. Mais, cette perspective qui cherche à fusionner toutes les discriminations dans une même lutte, aboutit de fait à définir un ennemi commun : le mâle blanc. Dérives aussi de diverses formes du wokisme et de la cancel culture. Il s'agit là de bannir tous les symboles des discriminations contre lesquelles on lutte : c'est le déboulonnage systématique de statues, c'est la réédition corrigée de grands textes de la littérature mondiale, etc. Jusqu'où aller dans ce travail de « purification » ? Faut-il interdire la lecture de Tintin au Congo, l'exclure des bibliothèques, ou enfermer un exemplaire dans ce qu'on appelait l'enfer dans les bibliothèques conventuelle, le lieu où étaient conservés les livres mis à l'index, et l'accès auquel exigeant une motivation particulière et une autorisation ? Il s'agit plutôt de contextualiser et de former à une lecture critique des œuvres culturelles. Il faut accepter et reconnaître que les réalités ne sont pas binaires, toutes noires ou toutes blanches, il faut éviter tout manichéisme à cet égard.

– Ce devoir d'être à l'écoute de la souffrance de l'autre, personne et communauté, s'applique aussi à l'Église quand on dit que la cause profonde des dérives et souffrances liées à la criminalité sexuelle, aux abus de pouvoir et à l'emprise est d'ordre systémique. Mais il faut également parler de ces autres souffrances des communautés, qui sont liées à la raréfaction des prêtres : les regroupements paroissiaux ne sont plus capables de répondre aux attentes de célébration, tant eucharistique que sacramentelle, ni aux besoins d'accompagnement³. La présence sacramentelle est de plus en plus raréfiée dans les hôpitaux et les prisons. Il y a là aussi un mal à rencontrer. Dans cette perspective, c'est le système des ministères qui demande à être interrogé et fondamentalement repensé. Nous

³ En ce sens, il faut prendre au sérieux la brochure publiée dans le diocèse de Liège *Rendons l'Église au peuple de Dieu ! Pour en finir avec le cléricalisme*, quelles que soient les maladresses du texte. Cri de souffrance et de colère de personnes profondément engagées dans l'Église.

pouvons nous demander si le processus synodal en cours pourra aller assez loin en ce sens non seulement dans l'écoute, mais dans l'ouverture à la recherche d'autres chemins.

2. Le Christ rédempteur

2.1 Que signifie le mot rédemption ?

Le mot rédemption⁴ est souvent utilisé par l'Église pour parler du salut apporté par le Christ. Que dit-on par-là ?

Quelques brèves observations d'abord.

Dans le Nouveau Testament, le mot grec, que la traduction liturgique de la Bible traduit par rédemption est *apolutrôsis*. Ce mot apparaît sept fois : une fois dans l'évangile de Luc et six fois dans les lettres de Paul⁵. Chez de Luc : « Quand ces événements [ceux de la fin des temps] commenceront à se produire, redressez-vous et relevez la tête car votre rédemption est proche » (21, 28) (BJ et TOB utilisent ici délivrance⁶). Chez Paul, les deux références les plus claires sont dans Éphésiens : « En lui, nous avons la rédemption, le pardon de nos fautes » (1, 7), et dans Colossiens : « En lui, nous avons la rédemption, le pardon des péchés » (1, 14).

Que signifie le mot grec ? Il vient d'un mot, *lutron*, qui signifie rançon. *L'apolutrôsis* est la libération de l'esclave ou du prisonnier par le versement d'une rançon. C'est pourquoi d'autres mots apparaissent aussi : rachat ou satisfaction, c'est-à-dire l'acte par lequel on obtient la réparation d'une offense. L'utilisation du mot rançon par saint Paul laisse bien des questions ouvertes. Pourquoi une rançon devait-elle être payée ? À qui devait-elle être payée ? On dira parfois que l'homme pécheur est captif du diable et que donc c'est à lui que la rançon doit être payée par le Christ. Pour nous, ce n'est pas compréhensible.

En Occident, la signification du mot se précise à partir de saint Anselme au 11^e s. « Partant des conceptions communes du droit germanique, il fait valoir que tout tort causé appelle un châtement ou une satisfaction. Celle-ci doit correspondre à l'importance de la perte, elle doit même la surpasser, pour compenser aussi la souffrance de la personne lésée⁷. Le péché, qui lèse un Dieu infini, est un mal infini, qui appelle donc une satisfaction d'une valeur infinie. C'est ce qu'aucun homme ne peut apporter, car tous les hommes sont finis et coupables. C'est pourquoi l'acte du Christ était nécessaire, lui dont le sacrifice sur la croix présentait une valeur infinie parce qu'il était Dieu en même temps qu'homme⁸. »

⁴ Un ensemble de mots est proche de celui de rédemption, mots très présents dans la liturgie : sauver, sauveur et salut. Dans l'Ancien Testament, et en particulier dans les psaumes, c'est toujours en lien avec la détresse du croyant au cœur de sa situation, ce croyant qui implore d'être libéré, d'être sauvé. Dans le Nouveau Testament, c'est directement lié à l'œuvre du Christ. Chez saint Paul, en particulier dans la lettre aux Romains, c'est en lien avec le thème de la justification, et donc, comme la rédemption, en lien avec le péché.

⁵ Lc 21, 28 ; Rm 3, 24 ; Rm 8, 23 ; 1 Cor 1, 30 ; Ep 1, 7, Eph 1, 14; Col 1, 14.

⁶ Pourquoi délivrance alors que des tous les textes de Paul c'est rédemption ?

⁷ En droit actuel, on parle de dommage moral.

⁸ Raymund SCHWAGER, dans le *Dictionnaire critique de théologie*, article Salut (PUF, 2007)

Le Centre national de ressources textuelles et lexicales donne une brève définition de la rédemption : « Jésus-Christ, qui, par sa crucifixion, a racheté le genre humain et l'a sauvé de la mort éternelle. ». Cela correspond bien à la doctrine classique. Le Petit catéchisme préconciliaire (mon exemplaire date de 1952) disait : « Nous appelons Jésus Christ notre Rédempteur, parce que, par sa passion et sa mort, il a satisfait à la justice divine pour tous nos péchés, et nous a délivrés ainsi de la domination du démon et de la mort éternelle » (qu. 88).

J'ajoute encore une observation. L'actuel Catéchisme de l'Église catholique (1992) utilise à de multiples reprises les mots rédemption ou Rédempteur, mais sans jamais les définir. Il est clair cependant que les mots sont toujours utilisés en lien avec le péché, avec en arrière-fond la théologie du péché originel.

Je retiens à ce sujet deux citations de ce Catéchisme : « Le récit de la chute (Gn 3) utilise un langage imagé, mais il affirme un événement primordial, un fait qui a eu lieu *au commencement de l'histoire de l'homme*. La Révélation nous donne la certitude de foi que toute l'histoire humaine est marquée par la faute originelle commise par nos premiers parents » (390). Et encore : « L'harmonie dans laquelle ils étaient, établie grâce à la justice originelle, est détruite ; la maîtrise des facultés spirituelle de l'âme sur le corps est brisée ; l'union de l'homme et de la femme est soumise à des tensions ; leurs rapports seront marqués par la convoitise et la domination. L'harmonie avec la création est rompue » (400).

Pour nous, ces affirmations ne peuvent plus avoir aucun sens. Oui, le langage du troisième chapitre de la Genèse est imagé (comme tout le double récit de la création). Et il est bien que le Catéchisme le reconnaisse. Mais ce que les sciences de l'évolution nous disent avec le plus haut degré de certitude, bien que dans le détail beaucoup de choses nous échappent encore, c'est qu'il n'y a pas eu un événement historique, un fait au commencement de l'histoire de l'homme ; il n'y a pas eu non plus un couple originel, et donc pas une faute originelle commise par lui. De plus, l'idée d'une totale harmonie qui aurait existé à l'origine et qui a été perdue, est une représentation purement imaginaire. L'idée de chute est devenue pour nous totalement inconsistante : il n'y a pas eu un avant. En conséquence l'idée très fréquente de restauration dans la liturgie est tout aussi inconsistante.

J'ai dit que le récit de Genèse trois, récit symbolique et mythique, nous disait des choses fondamentales sur notre condition humaine et sur l'expérience du mal., et j'ai essayé de le montrer. Cela étant, la théologie classique de la rédemption qui, dans sa formulation, n'est plus acceptable, n'a-t-elle rien à nous dire aujourd'hui ? Autrement dit, y a-t-il un rapport entre ce que Jésus a été et sa destinée et notre expérience du mal ?

Pour rejoindre cette question, il nous faut une approche à deux niveaux différents. Le premier est celui de la figure humaine de Jésus : sa manière d'être, sa manière de vivre, son comportement, son message. Le second niveau est lié à la réponse que nous donnons à la question que Jésus a posée à ses disciples : qui dites-vous que je suis ?

2.2 La figure humaine de Jésus

Jésus, cet homme de Nazareth, est une figure humaine et spirituelle marquante, c'est une évidence. Il parle aujourd'hui non seulement aux croyants, mais aussi à de nombreuses

personnes d'inspiration religieuse ou humaniste. Son humanité est-elle absolument unique ? Oui, au sens où toute personne est unique, non si on veut voir en lui un être absolument exceptionnel et sans commune mesure avec aucun autre être humain remarquable. Parce que Jésus était homme, il était aussi un être limité et n'était pas parfait : il n'est pas le modèle absolu d'humanité. Je l'ai déjà souligné : il était homme et pas femme, ce qui n'est pas une perfection, mais une limite. Il était marqué par son temps et sa culture. Il pensait que la terre est plate et que les derniers temps étaient tout proches. Il partageait aussi certains préjugés de son milieu et de sa culture. Son accueil un peu brutal de la femme syro-phénicienne l'implorant pour son fils nous étonne, quand il la compare à des petits chiens (qu'on pense à certaines réactions spontanées aujourd'hui vis-à-vis des musulmans, par exemple). Pour toute autre personne on parlerait de péché devant de tels préjugés méprisants. La sainteté de Jésus (pas plus que la nôtre) ne consistait pas à ne pas avoir de préjugés, mais à être capable de se laisser déplacer par la rencontre de l'autre.

Cela dit, qu'en est-il du rapport de Jésus au mal ? À ce sujet, trois observations.

Il y a d'abord le récit des tentations présent dans les trois premiers évangiles. Ce récit est évidemment symbolique. C'est une construction littéraire : il n'y avait pas de témoin lors de ce séjour au désert, et il n'est pas vraisemblable que Jésus ait raconté dans le détail à ses disciples ce qu'il y a vécu. Mais le récit dit quelque chose d'important. Comme être humain, Jésus a réellement été tenté : l'attrait de l'avoir, l'attrait de la valorisation de soi, l'attrait du pouvoir. On peut penser que les disciples ont perçu des indices de ces tentations. Le plus clair touche au pouvoir. Certains espéraient qu'il joue le rôle du messie libérateur et qu'il prenne le pouvoir. Certains l'y ont peut-être poussé. Après sa confession de foi, Pierre ne comprend pas ce que Jésus dit de ce qu'il pressent des menaces qui pèsent sur lui : Pierre refuse d'envisager une telle perspective. Si Jésus est alors tellement violent vis-à-vis de lui (Arrière de moi, Satan !), comme vis-à-vis de nul autre, on peut penser que c'est parce que cela touchait quelque chose de sensible en lui. On peut donc dire que Jésus a dû lutter contre le mal en lui-même pour accéder à une vraie liberté.

Ensuite, il y a le comportement quotidien de Jésus. Constamment, il se laisse toucher par les situations de souffrance des personnes qu'il rencontre. Il avait certainement des dons de thérapeute, ce qui n'était pas exceptionnel à l'époque. Mais il n'agit jamais pour se mettre en avant : à diverses reprises, il demande la discrétion à ce sujet. Dans la rencontre, dans la qualité de l'accueil, il libère la personne, lui ouvre l'accès à sa propre dignité. Et quand il dit : « Ta foi t'a sauvé », on peut entendre : tu as en toi les ressources cachées pour vivre authentiquement. Il n'est jamais dit : foi en Dieu ou foi en Jésus. Il en va de même pour le pardon : tu n'es pas identifié à ta faute, tu n'es pas réduit à ton péché. Tu as en toi une dignité fondamentale que tu ne reconnais plus. Cela permet à la personne de se réconcilier avec elle-même, avec les autres et de retrouver une place dans la communauté dans la dignité, et aussi se réconcilier avec Dieu, et par là d'accéder à une véritable paix intérieure.

Enfin, Jésus est lucide en ce qui concerne les causes du mal : la situation de mépris dans laquelle vivent les gens (les pauvres et les pécheurs, dit le texte évangélique) et la pauvreté qui est la leur ne sont pas des conditions naturelles. Elles sont l'effet d'une culture religieuse d'exclusion qui se signifie dans les règles de pureté. Elles sont l'effet de

l'exploitation économique qui s'exprime dans l'idolâtrie de l'argent. Elles s'expriment dans la domination et l'humiliation de l'occupation. Par rapport à tout cela, Jésus se montre un homme profondément libre, n'hésitant pas à des pratiques transgressive. Mais ce n'est pas un révolutionnaire ; il n'appelle pas à un soulèvement, conscient sans doute de ce que cela conduirait à un bain de sang. Il invite chacun au possible, là où il est : changement du regard, changement du cœur, pratiques ouvrant à la vie.

En raison de sa liberté, de sa mise en cause de l'ordre établi, il est arrêté, condamné et exécuté, comme tant d'autres témoins et martyrs.

Ces attitudes et ces comportements de Jésus et les paroles qui les accompagnent peuvent nous inspirer et nous guider dans la manière dont nous pouvons affronter le mal. Elles peuvent nous inspirer comme croyants, mais elles peuvent aussi inspirer ceux qui, sans croire, sont touchés par la figure de Jésus.

2.3 La croix et le mystère du mal

La théologie traditionnelle de la rédemption est bien exprimée par le Petit catéchisme préconciliaire déjà cité : « Nous appelons Jésus Christ notre Rédempteur, parce que, par sa passion et sa mort, il a satisfait à la justice divine pour tous nos péchés, et nous a délivrés ainsi de la domination du démon et de la mort éternelle » (qu. 88). Un lien fort est affirmé entre la mort de Jésus sur la croix et le péché, et l'idée de satisfaction pour le péché, c'est-à-dire d'un prix à payer. Cette affirmation repose directement sur les lettres de Paul : les expressions des lettres aux Éphésiens : « En lui, nous avons la rédemption, le pardon de nos fautes » (1, 7), et aux Colossiens : « En lui, nous avons la rédemption, le pardon des péchés » (1, 14), sont très claires en ce sens, sauf qu'il y est question de pardon et non de satisfaction, ce qui est assez différent.

Ce lien entre la croix et le péché s'éclaire à partir de la théologie paulinienne développée dans la lettre aux Romains, dans la parallèle établi entre Adam et le Christ : « Comme par la faute d'un seul ce fut pour tous les hommes la condamnation, ainsi par l'œuvre de justice d'un seul, c'est pour tous les hommes la justification qui donne la vie » (5, 18). Le raisonnement de Paul sera dans la suite thématiquement par la théologie du péché originel, en raison de la référence à Adam, théologie dont j'ai souligné le caractère non pertinent et non crédible aujourd'hui.

Mais alors, n'y a-t-il rien à retenir de cette théologie de la croix et de son lien avec le péché ?

Comme je l'ai dit, la réponse à cette question dépend de la réponse préalable que nous donnons à la question de Jésus « Qui dites-vous que je suis ? ».

Pour beaucoup de croyants aujourd'hui, croyants qui se reconnaissent comme chrétiens, Jésus est un homme particulièrement remarquable et inspirant. Cet homme a marqué profondément l'histoire de l'Occident et de l'Orient proche, mais pas l'ensemble de l'Asie, de l'Océanie, de l'Afrique ni des Amériques, sauf de façon plus récente pour ceux-ci en raison du processus de colonisation. Ce Jésus est un homme comme nous, il n'est pas de nature divine. Il est fils de Dieu comme nous le sommes, sans différence. Sa mort sur la croix ne peut donc avoir de portée universelle. Pour une partie de ces croyants, il n'y a pas non plus d'horizon de résurrection ni pour Jésus lui-même ni pour les hommes.

Dans cette perspective, la mort de Jésus est celle d'un martyr, mort qui a eu des effets historiques considérables en raison de la suite donnée à cet événement par les disciples de cet homme. Dans les années 50, un célèbre exégète allemand, Marxsen, grand prédicateur, a lancé l'expression « l'affaire de Jésus continue » pour dire le sens de la résurrection.

Si, par contre, nous accueillons la confession de foi traditionnelle de l'Église qui s'exprime dans le credo, quelle qu'en soit la formulation, nous pouvons donner une réponse tout à fait différente à cette question du lien entre la croix et le péché.

Que dit cette confession de foi ? Jésus, cet homme de Nazareth, ce prêcheur et guérisseur, est ressuscité, il est vivant, et il est reconnu comme le véritable Fils de Dieu : il appartient ainsi à la divinité de Dieu. Le prologue de l'évangile de Jean est très clair à cet égard. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu. » De façon moins soulignée que chez saint Jean, il faut remarquer que l'évangile de Marc, le plus ancien des évangiles, commence par ces mots : « Commencement de l'évangile de Jésus Christ Fils de Dieu » (1, 1) et, à la fin de l'évangile, au pied de la croix, le centurion déclare : « Vraiment cet homme était Fils de Dieu » (15, 39). Je ne m'arrête pas ici à la question de savoir comment nous pouvons comprendre que soit née une telle foi en cette qualité de Fils de Dieu attribuée à Jésus au sein de la communauté de ses disciples, en lien évidemment avec ce qu'a été l'expérience de la résurrection par ces disciples. Je ne m'arrête pas non plus à la troisième figure qui est celle de l'Esprit, et donc à l'image trinitaire du Dieu confessé par la foi chrétienne.

Personnellement, j'adhère pleinement à cette confession de foi. Comment alors, puis-je relire et comprendre ce qui est dit du lien entre la croix et le péché, ou faudrait-il dire plus généralement la question du mal ?

Pour la foi, celui qui meurt sur la croix, n'est pas un être humain quelconque. Dans son humanité, Jésus est humain sans aucune exception par rapport à notre humanité, avec toutes ses limites, je l'ai souligné. Mais avec les premières communautés chrétiennes, nous disons de cet homme : il est le Fils de Dieu. En un certain sens, celui qui meurt ainsi sur la croix, c'est Dieu lui-même corporellement. Une prédication ancienne, du 4^e s., attribuée à saint Épiphanes, dit ceci : « Dieu s'est endormi dans la chair et il a éveillé ceux qui dorment depuis les origines. Dieu est mort dans la chair et le séjour des morts s'est mis à trembler. » Dieu est mort dans la chair, l'expression est particulièrement forte. Or cette mort, n'est pas non plus n'importe quelle mort. Jésus n'est pas mort de maladie ni de vieillesse. Il meurt martyr, martyr de la foi, martyr de la justice. En ce sens, Jésus meurt de la violence du monde, cette violence qui agit en ce lieu, en ce moment, violence de la religion, violence de l'occupation, violence des puissants et des riches. On peut donc dire qu'en Jésus, Dieu porte sur lui la violence du monde, ou le mal du monde.

Alors que Jésus est condamné comme criminel subversif par le pouvoir romain et comme blasphémateur par le pouvoir religieux juif, les disciples font l'expérience imprévue et improbable qu'il est vivant, et ils disent qu'il est ressuscité : Dieu a pris parti pour lui. C'est ce que dit Pierre dans l'un de ses premiers discours : cet homme condamné, Dieu l'a ressuscité.

Sur la croix, Dieu porte sur lui le mal humain, ce mal porteur de mort. Parce que c'est Dieu qui se livre ainsi, cet acte est fait au bénéfice de tous les hommes. Saint Jean exprime

clairement le sens profond de cette foi. D'une part, il met sur les lèvres de Jésus cette affirmation : « Je ne suis pas venu juger le monde, mais le sauver » (12, 47), d'autre part, il dit : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (15, 13). Et Jean dit encore : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique » (3, 16). Dans cette perspective johannique, on n'est plus du tout dans la représentation du jugement, de la rançon et de la dette, mais de l'amour de Dieu pour le monde, pour l'homme, pour tous les hommes. Il y a là une dimension proprement universelle de la croix, et donc aussi de la résurrection. Il faut souligner que chez Jean, Jésus parle de sauver le monde : ce n'est pas sauver les croyants. Il y a une dimension proprement universelle dans l'acte de Jésus Fils de Dieu.

Ce caractère universel de la signification et de la portée de la mort de Jésus sur la croix est, de son côté, fortement affirmé par l'expression une fois pour toutes dans la lettre aux Hébreux, où elle intervient cinq fois, toujours en rapport avec la croix et le péché. « Comme le sort des hommes est de mourir une seule fois, ainsi le Christ fut offert une seule fois pour enlever le péché de la multitude » (9, 27-28)⁹. Jésus s'est offert lui-même, autrement dit, il a assumé librement d'aller jusqu'au bout, jusqu'à la condamnation qui se profilait clairement. Par rapport aux sacrifices, « il l'a fait une fois pour toutes en s'offrant lui-même » (7, 27). La lettre aux Hébreux, en parlant de la mort de Jésus comme sacrifice de lui-même ôte toute signification aux sacrifices culturels. La théologie de la messe comme sacrifice (ce que souligne encore davantage la nouvelle traduction française du missel) est un détournement de la théologie de cette lettre.

Qu'est-ce que cette théologie nous dit au sujet de ce thème de la rédemption ?

En Jésus, Dieu est devenu humainement partie prenante de notre histoire. Ni le mal ni la mort n'auront le dernier mot. Notre Dieu est un Dieu de vie, et sa puissance de vie est aussi puissance d'amour, car « Dieu est amour », selon la première lettre de Jean (4, 8). Cela ne répond pas à la question d'où vient le mal : j'en reste à la lecture de Ricoeur, le serpent est expression de l'énigme de cette origine. Il n'y a pas non plus de réponse à la question : comment une telle radicalité du mal peut en venir à habiter au cœur de l'homme et conduire son action meurtrière ? Cette foi peut nous aider à vivre avec le mal, à lutter contre lui là où nous en avons la possibilité, que ce soit en nous-mêmes, autour de nous ou dans la société. Cette foi peut aussi soutenir une certaine liberté dans la confiance : Dieu source de vie nous accompagne et nous promet de nous partager sa vie dans et par la résurrection des morts.

Cette foi n'est pas évidente : autrement elle ne serait pas une foi. Elle ne s'impose pas. Il est possible honnêtement de lire et d'interpréter autrement les textes, de lire et interpréter autrement l'expression de la foi de l'Église. Je pense qu'accueillir cette expression de foi, dans une relecture à la fois ouverte et critique, est source de lumière et source de sens.

Cette expression théologique de la foi à partir de la tradition repose sur une vision spirituelle et mystique de notre réalité humaine : le croyant qui partage cette expression de foi croit qu'elle correspond à la réalité même dans toute sa profondeur, réalité de notre existence, réalité du monde. Foi en la réalité d'une source de vie qui ne cesse de rejaillir,

⁹ En ce sens, si on prend au sérieux l'incarnation, il n'est pas pensable que Dieu, en tant que Fils, se soit incarné aussi à un autre moment de l'histoire ou ailleurs.

source que nous nommons Dieu, en renonçant à chercher à se représenter ce Dieu, qui est au-delà de toutes les images que nous pouvons en avoir. Ce Dieu dont nous espérons que, dans la résurrection, que nous ne pouvons pas non plus nous représenter, il vaincra définitivement le mal et la mort dans le renouvellement de vie promis à l'humanité.